Voyage
de
Paul Soleillet
à l'Adrar

Décembre 1879 — Mai 1880

par

Gabriel Gravier
Président de la Société normande de Géographie



Rouen
Imprimerie de Espérance Cagniard, rue Jeanne-d'Arc, 88.
—
1881

Voyage de Paul Soleillet à l'Adrar

Extrait du Bulletin de la Société normande de Géographie (cahier de juillet-août 1880)

Voyage

de

Paul Soleillet

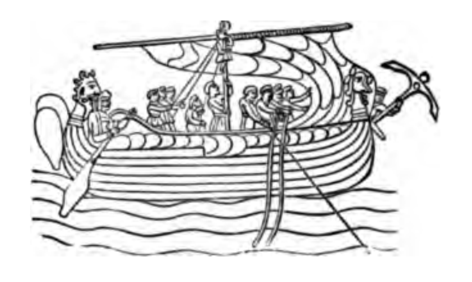
à l'Adrar

Décembre 1879 — Mai 1880

par

Gabriel Gravier

Président de la Société normande de Géographie



Rouen

Imprimerie de Espérance Cagniard, rue Jeanne-d'Arc, 88.

—

1881



Voyage de Paul Soleillet

à l'Adrar

Décembre 1879 — Mai 1880

A son retour de Segou-Sikoro, Paul Soleillet fut nommé membre de la Commission supérieure pour l'étude des questions relatives à la mise en communication, par voie ferrée, de l'Algérie et du Sénégal avec l'intérieur du Soudan. A la suite des travaux de cette Commission, il fut chargé, par M. le Ministre des Travaux publics, d'une exploration entre Saint-Louis, Timbouktou, In-Çalah et Alger.

A cet effet, il partit de Paris le 18 décembre 1879, à 11 h. 45' du soir, et de Bordeaux le 21, à 8 h. 15' du matin, pour s'embarquer à Pauillac, sur *Le Sénégal,* paquebot des Messageries maritimes.

Le 24 il s'arrête à Lisbonne pour acheter une douzaine de parapluies rouges et bleus ainsi que 20 boîtes en fer-blanc pour mettre ses bagages et ses marchandises. Ces

boîtes sont solides, légères, garantissent parfaitement de l'humidité et peuvent être données en cadeau ; malheureusement elles sont trop rigides et blessent les chameaux. Il faut donc leur préférer les sacs en cuir.

Le 2 janvier, à 11 heures du matin, il arrive à Saint-Louis et rend visite au Gouverneur.

Il apprend qu'Iba, Maure de Toukna, est retenu dans son pays par un deuil de famille. En mars 1879, Iba s'était engagé à conduire Soleillet, avec une caravane, de Saint-Louis à Timboucktou. Son absence est regrettable.

Soleillet apprend aussi que le Gouverneur est en bonnes relations avec le roi de l'Adrar, cheikh nomade, à qui les habitants sédentaires de cette région, tous berbères et marabouts, paient tribut.

Les marabouts ne portent pas d'armes, et pour se garantir des mille vexations auxquelles ils sont exposés, ils achètent la protection d'un guerrier. Ce guerrier a chez eux une certaine influence, mais il est sans autorité. Les villes de l'Adrar, comme toutes les villes berbères, sont administrées par des assemblées municipales.

Le Gouverneur engage Soleillet à se concerter avec Bou-el-Moghdad.

Sidi-el-Hadj Bou-el-Moghdad, cadi de Saint-Louis, tramsir (chef de la religion musulmane) du Sénégal, interprète, traducteur et secrétaire pour l'arabe du gouvernement du Sénégal et dépendances, officier de la Légion-d'Honneur, est un noir qui, depuis 1860, à la suite de

services rendus, jouit de la confiance et de l'estime des Gouverneurs.

Comme ses ancêtres, il a été élevé chez les Maures Ouled Deiman, et il y fait élever ses fils. Il connaît très bien l'arabe et le koran (théorie et jurisprudence). Il est le premier noir de Saint-Louis qui ait fait le pèlerinage de la Mekke. Pour toutes ces raisons, son influence s'étend jusqu'au Niger et au Sahara.

Sa maison est considérable et mérite d'être visitée.

Tous les Maures et tous les Noirs qui viennent à Saint-Louis avec des marchandises sont hébergés par El-Moghdad, qui dépense à cela des sommes considérables. Il a aussi pour hôtes les grands marabouts, les chefs guerriers et les rois de l'intérieur.

Il a chez lui une école où viennent les enfants des plus grandes familles de l'intérieur. Dans la suite, ces enfants, devenus des clients, étendent son influence.

Depuis 1879, Soleillet est lié d'amitié avec El-Moghdad, et constamment il l'a trouvé d'une extrême complaisance et complétement dévoué.

Pendant tout son voyage, Soleillet sentira l'effet de sa puissante protection.

Dans ces pays il y a deux castes : les guerriers et les marabouts.

Les guerriers n'ont d'autorité que sur les tribus, et les tribus sont le plus souvent en état de guerre.

Les marabouts ont des clients dans toutes les classes et dans toutes les tribus. Leur influence s'étend sur de vastes

espaces. N'ayant pour armes, dit Soleillet, que le prestige que donne, dans ces régions réputées si barbares, la triple auréole de la science, de la piété et de la mansuétude, ils passent paisiblement au milieu des luttes sanglantes des tribus guerrières, vont de l'une à l'autre porter des paroles de paix, et savent imposer à ces Maures une sorte de droit des gens. Grâce à eux, on ne pille jamais le bien des femmes, on ne tue pas les marabouts, on ne fait pas prisonniers de guerre les ouvriers, même noirs, qui travaillent le cuir ou les métaux.

Barth et Gherard Rohlfs ont voyagé sous la protection des marabouts. Soleillet fera comme eux.

Pendant qu'il recueille ces renseignements, une bonne nouvelle lui parvient par les soins du Ministère des Travaux publics. Trois indigènes de Chinguiti sont partis, par le Sahara, pour un voyage à la Mekke. Ils sont arrivés à Géryville, poste avancé de la province d'Oran, après avoir été dépouillés par les coureurs du désert.

Ils sont restés deux mois à Alger, très bien traités par l'administration. Notre collègue, M. Emile Masqueray, a contrôlé leur récit et fait le tracé de leur itinéraire. Ils ont donné de bons renseignements sur leur pays et sur leur route. Le gouvernement général de l'Algérie les a dirigés à ses frais sur Djedda et sur la Mekke. Ils sont partis en exprimant la plus vive reconnaissance, en promettant de ne jamais oublier les bons traitements qu'ils ont reçus des Français.

Le cheikh de ces trois Adrariens est Mel-Aïnin. El-

Moghdad est en relations avec lui et avec ses frères, gens très puissants, dont l'un est Sâad Bou, cheikh entre l'Adrar et le Sénégal.

Il est décidé que Soleillet se placera sous leur protection.

Tout en prenant ces renseignements, Soleillet s'efforce de trouver les quelques hommes dont il a besoin pour l'accompagner. Plusieurs consentent le soir pour se dédire le lendemain matin par crainte de souffrir de la faim et de la soif, surtout par crainte d'être pris et vendus par les Maures.

Enfin par les bons offices de M. Neubourg, agent de la maison Maurel et Prom, de Bordeaux, il en trouve un, Boubakar Kan Dialo, second fils de feu Ahmadou Kan, prince du Bondou. Le marché est fait moyennant 2,000 francs pour deux années.

Boubakar a 21 ans et parle wolof, poular, maure et français. Il écrit même un peu le français.

Soleillet avait à se préoccuper de la politique des Trarzas. M. Gaspard Devès, maire de Saint-Louis et président de la chambre de commerce, lui donne des renseignements très complets dont voici le résumé :

Mohamed el-Abid a laissé huit enfants mâles issus de trois femmes. Parce qu'il voulait modifier l'ordre de succession au trône en faveur de Sidy, fils de sa première femme, il fut assassiné par Sidi Hamet Vould Ely Mokhtar, son héritier légitime. Sidy devait être aussi assassiné, mais le hasard fit qu'il ne coucha pas dans le camp, et,

dès le lendemain, aidé de ses frères, il vengea la mort de son père et se fit reconnaître roi des Trarzas.

Son avènement faisait Ely héritier présomptif; mais il pensa, comme son père, à violer l'ordre de succession, et tint Ely en disgrâce. Cependant, par crainte des fils de Fatma, la troisième femme d'El-Abid, il rappela Ely auprès de lui pour en faire le soutien de ses enfants.

Ely avait habité Saint-Louis et se souvenait de la bienveillante hospitalité du gouverneur, M. Pinet-Laprade. Une seconde disgrâce le ramena chez ses anciens hôtes, et c'est là qu'il apprit un jour que Sidy avait été assassiné par son frère Hamet-Saloum, fils de Fatma.

A M. Pinet-Laprade avait succédé le colonel Valière qui, en fort peu de temps, releva le prestige de nos armes, fit payer au Cayor une contribution de guerre d'environ 60,000 francs, soumit Lat-Dior à notre influence, repeupla le Cayor et fit de ce pays, ce qu'il est encore aujourd'hui, le pays le plus riche et le plus tranquille de la Sénégambie. Cet heureux résultat et une administration loyale attirèrent au Gouverneur les sympathies des princes voisins, qui dès lors ne firent plus rien sans le consulter. Le Trarzas seul, sous le gouvernement de Sidy, conserva son indépendance et son influence sur la rive droite du Sénégal.

M. Valière fit habilement tourner, au profit de la paix générale, la mort de Sidy et la présence d'Ely chez nous. Ely, indirectement encouragé à se faire reconnaître roi par son parti, entra dans le Trarzas avec moins de 200 hommes, en faisant courir le bruit qu'il était appuyé par le Sénégal

et par le Walo. Il remporta sur Saloum une première victoire qui lui valut du renfort, puis une victoire décisive qui lui valut la couronne.

Il revint alors à Saint-Louis faire acte de soumission. « A partir de ce moment, dit M. Devès, M. Valière eut le » Trarzas sous la main, et le Sénégal devint l'arbitre, le » conciliateur de tous les pays depuis le Braknas, le Toro, » le Diolaff, le Baol, le Sine et le Saloum jusqu'au bord de » la mer. On savait qu'à sa voix le Trarzas, ou le Cayor » ou le Diolaff, marcherait immédiatement, et la pacifica- » tion fut complète ».

Ely ayant secrètement favorisé une trahison dans l'espoir de reconquérir l'influence que sa famille avait eue jadis sur le Walo, il suffit d'une simple lettre du Gouverneur pour le faire venir s'expliquer à Saint-Louis.

En ce moment, il s'agit de savoir qui sera le successeur d'Ely; il y a deux compétiteurs, et ces deux vaillants hommes sacrifient tant qu'ils peuvent sur l'autel de la guerre civile.

On peut néanmoins, avec la protection du roi Ely, s'aventurer sans danger dans le Trarzas.

Ce prince a laissé à Saint-Louis l'un de ses amis d'enfance : Maly Say, traitant. Maly Say est sur le point d'aller au camp d'Ely. Soleillet est mis en rapport avec lui par MM. Merle et Robert, de Bordeaux.

Sur ces entrefaites, Soleillet reçoit du ministère des Travaux publics une pièce de la plus grande importance : un sauf-conduit du sultan chériff de la Mekke obtenu par

le ministère des Affaires étrangères. Il fait mettre cette pièce sur un carré de satin blanc, et, le vendredi suivant, Bou el-Moghdad la lit et l'explique à la mosquée, ce qui produit un excellent effet.

Soleillet a reçu aussi, par la même voie, une lettre de recommandation du chériff d'Ouazzan, grand maître de la puissante confrérie des Mouley Taieb ; une lettre de recommandation pour les protégés français du Sahara ; une autre pour les communautés israëlites du Sahara central.

M. Gaspard Devès lui en donne aussi une pour les fils du grand marabout des Braknas. Le Gouverneur, au nom de la France, Bou el-Moghdad, en son nom personnel, lui en donnent pour le roy Ely et pour plusieurs grands personnages du Tichid et du Walata.

Soleillet a besoin de quatre chameaux ; il ne peut en trouver que deux, à un prix très élevé, parce que les arachides sont heureusement très abondantes et nécessitent l'emploi de beaucoup de bêtes de somme.

Toutes ces affaires ne l'empêchent pas d'aller, matin et soir, sur l'aviso *Le Castor*, étudier le maniement du sextant.

Arrive enfin le 15 février, jour fixé pour le départ.

A 11 heures et demie, un jeune maure, serviteur de Maly Say, deux tolba du cheikh Sâad Bou, El-Madjfouth ben sidi Aboutla partent pour N'Diago avec les deux chameaux.

Soleillet met prudemment en dépôt chez El-Moghdad, pour être expédiées directement à Tichid, une partie de

ses marchandises, et part le 16, à 7 heures 35' du matin, avec Boubakar.

A 10 heures 30', il arrive à N'Diago, village de Noirs et camp de repos pour les soldats de l'infanterie de marine fatigués ou convalescents. Les baraques sont sur le bord de la mer, dans une position très saine. Il est très gracieusement accueilli par le capitaine Humbert, le sous-lieutenant Plaigneur, le docteur Bary et madame Bary.

Il achète dans les camps maures des environs les deux chameaux qui lui manquent encore.

Le matin même une caravane maure de Chinguiti est arrivée à Saint-Louis, et M. Monteil écrit à Soleillet: « Cette caravane annonce que tout est sûr dans le Trarzas et que, du camp d'Ely, vous pourrez vous rendre directement soit dans l'Adrar, soit dans le Tichit. Les Maures prétendent qu'il serait plus court de vous rendre directement dans l'Adrar que de faire un crochet pour passer chez le cheikh Sâad Bou; mais Bou el-Moghdad est d'avis que mieux vaut faire ce crochet. Le roi de l'Adrar est dans le Tiris, mais vous trouverez son neveu dont le nom est déjà dans vos lettres. Tout est tranquille dans l'Adrar; vous ferez bien d'en profiter pour continuer immédiatement votre voyage ».

Le 19, Soleillet revêt le costume indigène. Les Maures et les Noirs en sont contents et lui disent qu'il ressemble à un chériff.

A 4 heures et demie tout est prêt pour le départ. Le bagage forme quatre charges de chameau. A 4 heures 45'

poing, contient de la soie végétale. Il est commun dans toute la Sénégambie et sur les bords du Niger.

Soleillet a recueilli une autre plante, extrêmement précieuse, et ce sera pour lui un grand honneur de l'avoir fait connaître. Il la décrit ainsi : « C'est une sorte de figuier qui n'a point encore de feuillage ; sa forme est celle d'un buisson et ses branches sont remplies d'un suc laiteux très abondant qui s'écoule avec force des branches incisées. Ce suc a toute l'apparence du lait de caoutchouc. Les Maures donnent à la plante le nom de *fernan*.

» Le P. Labat rapporte que, de son temps, les Arabes du banc d'Arguin se servaient du suc du fernan pour calfater leurs embarcations. Encore aujourd'hui, ils s'en servent pour le même usage.

» C'est peut-être le caoutchouc que l'on s'est vainement efforcé d'acclimater au Sénégal. Du N'Diago à l'Adrar, le fernan est la plante dominante des terrains non inondables ».

Soleillet en a envoyé au Muséum un échantillon. M. Thénard, de l'Institut, en a fait l'analyse et termine ainsi son rapport :

« Sans aller plus loin, le *fernan* est donc une sève
» parente rapprochée de celle qui donne la gutta, dont
» elle ne diffère que par des propriétés de détail qui
» pourront la rendre peut-être plus précieuse encore et
» que nous déterminerons avec plus de précision quand au
» lieu de 120 grammes de sève seulement que M. Soleillet

» a pu nous remettre, nous aurons reçu les 20 kilog.
» qu'il nous fait espérer.

» Comme le beurre végétal, qui peut nous ouvrir le » chemin de Médine à Ségou, comme les champs de salpêtre » du Sahara, qui peuvent nous ramener à Alger les cara- » vanes du Soudan, le fernan peut nous ouvrir l'Adrar. » Il suffirait, pour arriver à ces importants résultats, de » payer, pendant quelques années, à Médine, à Dagana et » à Dakar, des primes aux importations de ces précieux » produits, prime que l'industrie, avec plus de libéralité » encore, prendrait bientôt à sa charge ».

Le 22 février, dans l'après-midi, Soleillet reçoit la visite de Maures du Trarzas, sujets d'Ely, qui sont campés dans le voisinage. Ils demandent à Boubakar le nom du chef. Boubakar leur répond : *Soleillet,* ou plutôt : *Solleit,* comme il écrit dans une lettre dont nous avons copie. Les Maures traduisent immédiatement Soleillet ou Solleit par *Souley* (diminutif de Soliman-Salomon), et ce nom reste à Soleillet pendant toute la durée du voyage.

Soleillet continue de suivre le bord de la mer, longeant ou contournant des marigots, gravissant ou descendant des dunes, traversant des pâturages : il en sera ainsi pendant tout le voyage, sauf qu'après avoir passé Bleoul il appuiera au nord-est pour gagner le mansar d'Ely.

Le 23, à 4 heures 40', il voit à Entfka les épaves d'un navire échoué en 1874.

Le lendemain, à 11 heures 45', il arrive aux puits d'Ebdkout, qui sont de forme carrée et maintenus par des cloi-

sonnages. L'eau en serait bonne si elle était propre. A 5 heures du soir il campe auprès du puits de Tnount.

Le 25, près des puits de Tahdenft, un chacal se met à les suivre; il paraît si peu dangereux que les hommes de l'escorte s'amusent à l'appeler. C'est le seul fauve qu'ait vu la caravane. Sous ce rapport, les voyages de Soleillet manquent absolument de pittoresque. Même dans le Soudan, là où Mungo Park voyait tous les jours des lions et des loups, Soleillet n'a vu que des oiseaux (1).

A midi, il arrive à Teurdeuf, lieu de campement pour les Maures. Les pins maritimes y sont en abondance. Il s'y croise avec dix Maures qui vont, avec 20 chameaux, chercher des gommes.

Le 26 il est tout étonné de voir le taleb Ibrahim manger de la graisse crue. Il paraît que cet usage est assez répandu chez les Maures.

Les gommiers sont ici des petits acacias tortus et rabougris. On ramasse la gomme sur le sol ou en incisant le tronc des plantes. La récolte est faite par des Noirs captifs, qui doivent, deux fois par jour, à midi et à 6 heures du soir, en apporter à leur maître plein une calebasse. Pendant toute la durée de la récolte, on ne leur donne aucune nourriture ; il leur faut vivre de gomme.

A 6 heures, en montant des dunes, Soleillet voit ses hommes tirer du sable trois plantes et les manger avide-

(1) Il est bien entendu que nous ne mettons nullement en doute la sincérité de Mungo Park.

ment. Elles ont la forme de très grosses asperges d'un noir violet. Le corps en est blanc ; elles n'ont pas de feuilles et leurs racines sont de minces fils noirs. Les Maures les appellent *tertout*. Soleillet en a déjà vues en 1874, au puits d'Adrek, entre El-Golea et In-Çalah.

Un peu après les puits de Makabt et de Boïet, il rencontre une dizaine de Maures en déplacement qui mènent des ânes, quelques chèvres et quelques moutons. Un garçon de douze à treize ans marche au milieu portant fièrement sur l'épaule un fusil dans une gaîne en cuir. C'est la première personne armée que Soleillet ait vue depuis Saint-Louis.

Quand la petite caravane arriva au camp, les femmes achevaient de plier les tentes ; plusieurs étaient même déjà sur leurs ânes. L'une d'elles, toute jeune, était assise dans une litière formée de cercles, couverte de guinée, et portée par un âne. Des enfants nus gambadaient au milieu de la troupe.

Le 27, la route traverse une plaine saharienne nommée Djoua, couverte d'herbe, de lianes et de tamarins. Une caravane du Tichid se rend à Saint-Louis, chez el Moghdad, pour vendre un cheval et des chameaux. Soleillet la charge de porter au tamsir ses compliments. Un peu après, il rencontre des Maures en déplacement.

Sur les 3 heures, il voit des tombes toutes fraîches ; c'est là que les frères d'Ely ont razzié un camp de ce prince. Le cheikh Sâad Bou a fait rendre la prise.

Le taleb Ibrahim se plaint de douleur au côté droit. Le

taleb Abdallah lui fait gravement, avec un mauvais couteau, six incisions ; quand elles ont bien saigné, le malade se déclare soulagé.

Une caravane de Trarzas, forte de dix hommes et de douze chameaux, campe auprès de Soleillet. Elle vient d'acheter de la guinée à Saint-Louis et retourne à son camp.

Le chef, jeune marabout à physionomie mystique, paraît éviter Soleillet; mais comme il craint d'être mis à contribution par les gens d'Ely, il fait demander au chrétien l'autorisation de camper près de lui et de voyager en sa compagnie, ce qui lui est accordé sans hésitation.

Le 26, à 9 heures, Soleillet se croise avec une caravane qui se rend à Saint-Louis, chez Bou el-Moghdad. Soleillet lui remet un billet pour le tamsir. Elle est forte de huit hommes et de vingt chameaux chargés de dattes. Les dattes sont le chargement apparent ; dessous il y a de l'or et des plumes d'autruche.

A 3 heures, après avoir passé le puits de Matam, la caravane fait un crochet pour se rapprocher de la mer. Soleillet en demande la raison ; on lui répond qu'un grand nombre de Maures en déplacement sont en vue, et qu'il faut les éviter pour ne pas subir des demandes de cadeaux.

Notre voyageur, qui n'a pas mangé de viande depuis plusieurs jours, désire acheter un mouton et donne en conséquence l'ordre de se rapprocher des Maures. A 3 heures 30' il s'arrête au sommet des dunes, fait décharger les chameaux et envoie deux hommes lui acheter le mouton désiré.

Le jeune marabout, qui ne croyait pas de sa dignité de parler à un chrétien, apprend l'achat de ce mouton. Il se sent alors pour Soleillet une tendresse qu'il ne soupçonnait pas ; ses scrupules religieux s'évanouissent comme par enchantement, et, sur-le-champ, il vient faire ses salamalecs. Soleillet le reçoit avec tous les égards dus à un marabout mystique et lui envoie un gigot. Le bon musulman reconnaît à ce signe que le chrétien *Solleit* est son meilleur ami.

Le mouton fut payé 15 coudées de guinée et deux têtes de tabac. La tête de tabac vient d'Amérique et se compose de six feuilles liées ensemble.

Des Maures, des Mauresques et des enfants viennent au campement. Ce sont des gens d'Ely que les frères de ce roi ont pillés. Les hommes sont armés de fusils. Tout ce monde n'a qu'un cri : *Atteni derré !* donne-moi du tabac. Soleillet refuse.

Un vieillard, ayant la figure franche, énergique et bonne d'un vieux soldat, dit : « Refuseras-tu une pipe de tabac à un vieux qui a les cheveux blancs et la barbe blanche et qui est un enfant de ton ami Ely ? » Soleillet ne sait pas résister à cette demande, et Boubakar reçoit l'ordre de distribuer quelques feuilles de la précieuse plante.

Ces gens sont d'une curiosité incroyable. Tout les étonne. Une boîte à tabac en nickel fait l'admiration des jeunes Mauresques. Elles voudraient bien la voir de près, la toucher, surtout la garder ; le chrétien est à côté, sur son tapis, et rit dans sa grande barbe. Elles n'approchent

pas, malgré le plus vif désir, mais longtemps leurs regards envieux restent attachés sur cette boîte.

Le lendemain, 29 février, on apporte à Soleillet du lait qui est très bien reçu. Les femmes viennent en nombre pour voir la mule et demander du tabac.

Dans la journée Soleillet rencontre des chèvres et des chevreaux conduits par des femmes. Les jeunes filles laissent leurs troupeaux et suivent Soleillet. Sa qualité de chrétien ne les effraie pas du tout. Elles lui sourient le plus gracieusement du monde, et lui disent cent fois, de leur voix la plus douce, la plus câline : « Tu es mon frère, tu es mon ami..., donne-moi du tabac ! » C'est ainsi que les jolies filles de l'Amérique du Sud disaient à nos compatriotes : « Français, tu es bon ; donne-moi des boutons de verre ».

A une heure vingt minutes, Soleillet s'arrête auprès d'un camp maure. On lui dit : tabac ! Il répond : bois à brûler ! Des négresses captives vont en chercher ; mais à leur retour, quand elles apprennent que les Maures veulent en garder pour eux tout le prix, elles remportent leurs charges.

Une vieille négresse dit qu'elle apportera du bois si l'on veut seulement laisser manger un morceau de biscuit à sa petite fille, enfant chétive, sale, contrefaite, âgée de deux à trois ans.

Le 1er mars, trois jeunes gens demandent à Soleillet la permission de l'accompagner pour aller faire la guerre avec le roi Ely. Madjfouth, qui craint toujours de mourir

de faim, observe qu'il faudra les nourrir. Soleillet fait la sourde oreille et accueille ces jeunes gens.

A 10 heures 10', il rencontre des Maures Ouled Bou Sba. Ce sont des marabouts très commerçants qui habitent le Tiris et vont échanger leurs produits à Saint-Louis et au Maroc. Ils conduisent dix chevaux de race à Bou el-Moghdad. Le chef est un vrai gentleman, mais les hommes sont de vrais sauvages. Ils montent leurs chevaux à nu, sans bride ni licol, et les dirigent avec une trique. Ils les font galoper, caracoler, hennir autour de la mule ; cela les amuse beaucoup, et comme Soleillet n'en est pas trop incommodé, il les laisse faire.

A 11 heures 25, il aperçoit à l'est, à une distance de 1,000 mètres, deux baobabs. Ce sont les premiers qu'il ait vus depuis le Cap-Vert et ce sont probablement les plus septentrionaux de la région. Vers midi, il fait halte au puits d'Indramecha.

La région traversée depuis N'Diago est en grande partie submergée pendant l'hivernage. Elle forme une série de cuvettes séparées l'une de l'autre par des lignes de faîte orientées de l'est à l'ouest. Les unes, en communication avec la mer, contiennent de l'eau salée et deviennent en été des salines ; les autres, presque complètement à sec au 1er mars, pourraient produire des céréales.

Le mardi, 2 mars, vers 6 heures, Madjfouth et Ibrahim vont reconnaître des Maures qui apparaissent dans le nord. Ce sont deux jeunes gens à cheval et trois hommes à pied, tous armés de fusils français, c'est-à-dire de fusils de chasse

doubles et à pierre. Ils demandent du tabac, et, tout en fumant, donnent des nouvelles.

Après leur départ, Madjfouth reproche à Ibrahim de leur avoir parlé des Ouled Bou Sba rencontrés la veille. Il craint que ces jeunes gens ne pillent la caravane. Boubakar, qui les connaît pour les avoir vus à Dagana, chez son frère, les croit d'autant plus capables d'un mauvais coup qu'ils sont fils de chefs et sûrs de l'impunité.

En route, à travers une plaine saharienne, Soleillet rencontre deux Maures montés sur des chameaux coureurs. La plaine est ondulée, couverte de pâturages, comme dans le Sahara du nord. Le fernan et le tauriza y sont en abondance. Un bel effet de mirage se produit. Boubakar croit réellement voir devant lui une forêt de palmiers au milieu d'un lac. A 2 heures 30', des petites dunes de sable blanc sur lesquelles poussent des brins de paille donneront au fidèle Boubakar, non l'explication, mais l'une des causes du mirage.

A 3 heures 8', en sortant d'un *rédir* (cuvette qui conserve les eaux de pluie pendant quelque temps), ils voient des lièvres partir de toutes parts, et, ce qui leur est arrivé déjà plusieurs fois, de nombreux dépôts de coquillages.

A 6 heures, ils traversent une nouvelle cuvette ; elle ne communique pas avec la mer et contient néanmoins de nombreux affleurements de sel, probablement de sel gemme. C'est une particularité que Soleillet a signalée plusieurs fois.

La nuit du 2 au 3 mars a été très froide. Le matin,

à 6 heures, le thermomètre marque seulement + 14° 2'. La plaine est couverte d'*elhardgen*, plante qui croît dans les terrains inondés. A 9 heures, un très fort vent d'est soulève des quantités considérables de sable. Soleillet est obligé de se voiler la face avec un pan de son turban de mousseline. A 9 heures 50', pendant la halte, des Maures d'Ely viennent, et, naturellement, c'est pour demander du tabac.

Dans les landes sahariennes semées de coquillages et de sables, ornées d'herbages et de quelques arbrisseaux, Madjfouth découvre des crottins de gazelle. Ce crottin, comme on le sait, a l'odeur du musc. Madjfouth, qui est de l'Oued Noun, sahari du grand Sahara, retrouve son pays. Sa joie est grande et démonstrative. Il chante et danse. Soleillet est aussi tout joyeux de se retrouver dans le grand désert. Cela lui rappelle ses premiers voyages et ses rêves de vingt ans. Depuis lors, il s'est heurté à bien des difficultés, il a souffert bien des ennuis, bien des privations, mais son courage est resté le même, et son dévoûment patriotique a conservé toute son ardeur. Les voyageurs se partagent les crottins qui ont produit tant de joie, provoqué tant de souvenirs, et, suivant l'usage du Nord, Soleillet en met dans ses bottes.

A 5 heures 15', ils entrent dans le Tioulaten, région de buttes de sable noisette couvertes d'herbe. Ils ont à lutter contre un ennemi peu dangereux, mais fort ennuyeux : c'est une petite plante nommée *intili*, sorte de grateron qui perce les habits et fait une piqûre plus aigüe et de

plus longue durée que celle du moustique. Le moustique est en repos pendant le jour, et, la nuit, il est chassé par la fumée du bivouac. L'intili vous poursuit constamment et partout. Comme compensation, il fait le régal des chameaux.

La nuit du 3 au 4 fut chaude et parfumée comme une nuit saharienne. Cela, dit Soleillet, « m'a reposé et rendu le cœur joyeux ». Le taleb Abdallah et Madjfouth profitent de l'occasion pour lui parler encore de ses moustaches. Soleillet les porte très longues, et le quatrième des dix usages mis en pratique par notre seigneur Abraham, le chéri de Dieu *(Sid-na Brahim Khalil-Allah),* et conservé par le Prophète, est qu'elles doivent être coupées à hauteur de la lèvre supérieure. Voilà une particularité de la vie d'Abraham que les chrétiens et les Israélites ignorent sûrement. Heureux d'apprendre si grande chose, Soleillet laisse Abdallah et Madjfouth lui rogner le poil à la mode d'Abraham et du Prophète.

A 11 heures 42' Soleillet se rencontre au puits d'Aklil avec un Maure monté sur un mehari. Ce Maure tire une longue corde faite de lanières, un seau en cuir et un plat en bois ; c'est tout ce qu'il emporte et c'est tout ce qu'il lui faut pour un long voyage.

Soleillet aurait désiré prendre la température de l'eau de ce puits et de bien d'autres, mais chaque fois qu'il a voulu descendre quelque instrument dans l'eau, il a vu le front de ses compagnons se couvrir d'un nuage. Devant cette superstition puérile, Soleillet eut la sagesse de s'abstenir.



A 1 heure 45' il aperçoit dans l'est, pendant dix minutes, une trombe de sable qui s'élève du sol en forme de vis, se développe en éventail et se termine en tire bouchon.

Un quart d'heure après, il entre dans l'Amazmaz, région assez riche en herbages, arbustes et buissons, et dresse son camp à côté d'une frique de Trarzas.

Sur les 4 heures arrivent une dizaine de Maures et cinq enfants de douze à quatorze ans, tous armés de fusils, pour préparer le *mansar* (camp) du roi Ely, qui doit venir le lendemain camper dans les environs. Ils demandent du tabac, mais ils donnent du lait en abondance. Aussi, les hommes de Soleillet, repus et contents, entonnent des chants religieux qui durent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain vendredi, 5 mars, l'un des chameaux est malade et paraît avoir le vertige. Abdallah lui souffle dans les narines et Madjfouth lui insuffle de la fumée de tabac. L'animal semble satisfait de ce traitement et ses vétérinaires le déclarent guéri.

Dans la sebkha Tingnoubra se trouvent des blocs de sel à moitié enfouis dans la vase desséchée. Cette sebkha est régulièrement exploitée par le roi Ely et forme l'une de ses plus abondantes sources de revenus. Le sel est par plaques séparées l'une de l'autre par des couches d'argile.

A 3 heures 45', Soleillet rencontre sept Maures montés sur des mehara; à 3 heures 54' il est devant une frique composée d'une trentaine de tentes; à 4 heures 50', il voit au pâturage un troupeau de chameaux appartenant au roi Ely et des négresses lui indiquent le camp du roi.

A 5 heures 20' il arrive au mansar, établi pour le moment dans l'Embidn-Elhdjoul. Ce mansar est formé d'une quarantaine de tentes assez irrégulièrement distribuées autour de la tente royale. Les gens du camp se pressent curieusement autour de Soleillet. Ely est devant sa tente, au milieu d'un groupe de Maures. Soleillet va droit à lui. Il l'a reconnu à ses vêtements blancs, car chez les Maures la famille royale a seule le droit de porter des culottes blanches. Le roi et le voyageur se pressent la main à l'anglaise.

Ely fait entrer Soleillet dans sa tente, qui est fort grande, de couleur noire, faite d'une épaisse étoffe de laine et de poil de chameau. Elle est doublée en peau tannée, agrémentée de fort jolis dessins rouges et noirs. Ses meubles consistent en chevalets chargés de selles et de fusils, en une litière de femme, en deux grands sacs et une petite valise. Dans un coin, se trouve la reine, belle Mauresque, malheureusement déformée par cette obésité artificielle qu'affectionnent les Maures.

Quand une fille maure est pour se marier, elle reste plusieurs mois chaudement couchée sous sa tente et, de gré ou de force, elle avale des boulettes de beurre et boit du lait du matin au soir, sans pouvoir user d'aucune autre nourriture. Les Noirs de Saint-Louis qui en ont le moyen envoient leurs filles à l'engraissage chez les Maures. Parlant de la beauté des femmes ils peuvent dire, mais avec plus de vérité que Montaigne : « Nous en fantasions les formes à notre appétit ».



Le sol de la tente est couvert de nattes, de tapis, de peaux de mouton, de coussins de peau.

A la suite d'Ely et de Soleillet, qui entrèrent en se tenant par la main, vinrent les principaux personnages du camp. Le roi fait asseoir son hôte à côté de lui, donne l'ordre de lui préparer un logement et lui demande des nouvelles de Saint-Louis, du Gouverneur, de Bou el-Moghdad. Soleillet lui présente les lettres du Gouverneur, de Bou el-Moghdad, de MM. Merle et Robert, qui sont ses amis.

Le roi demande ses lunettes et la reine va les chercher dans la valise. Soleillet remarque ici que, chez les Noirs et les Maures, les lunettes ne sont pas un objet de luxe à cause de l'éclat du soleil.

Après avoir pris connaissance des lettres, Ely demande à voir le sauf-conduit délivré par le grand cheriff sultan de la Mekke. Soleillet le lui présente avec cérémonie ; il le reçoit avec respect, en touche le sceau des doigts de la main droite et se les passe sur le visage. Comme il a de la peine à lire ce document, qui est écrit en caractères orientaux, sensiblement différents des caractères barbaresques, Soleillet lui en présente la transcription et la glose faites par Boû el-Moghdad.

Ely est âgé d'une quarantaine d'années. Il est grand, gros, doué d'une force herculéenne. Il est noir et marqué de petite vérole. Ses traits sont ceux d'un nègre, à l'exception des yeux qui ont toute la beauté et toute l'expression des yeux de la race maure.

Il est le roi, *actuellement très contesté,* des Trarzas, et

se considère comme un enfant de Saint-Louis où il a été élevé, où il a encore des amis et des parents. Il s'y est déjà marié deux fois et songe à s'y marier une troisième. Il est très brave et passe pour invulnérable à cause de ses grigris, espèce de scapulaires comme en ont encore beaucoup de chrétiens. Tous les Maures disent qu'il faudrait, pour le tuer, lui écraser la tête entre deux pierres. Quant à lui, il avoue modestement qu'une balle d'or suffirait. Les Maures Trarzas et Braknas sont d'ailleurs persuadés que les Noirs du Sénégal ont des grigris très puissants et qu'on ne peut tuer, avec une balle de fusil, ni un prince du Walo, comme est Ely, ni un enfant de Saint-Louis. Malgré cela, l'autorité d'Ely est fort chancelante et ce n'est qu'à force de cadeaux qu'il conserve ses guerriers. Cette situation précaire tient à ce que les hommes de race blanche se soumettent difficilement à la suprématie d'un noir.

Ely gouverne, avec trois ministres, les Trarzas et leurs nombreux tributaires.

Le premier ministre ou *khayem-tenos* est Mohamed Mouloud, homme d'environ soixante ans, à barbe blanche, à cheveux frisés et blancs. Il a une bonne et franche figure, bien ouverte et bien intelligente. Il a donné en mariage au roi l'une de ses filles, qui est morte. Il est chargé du recouvrement de l'impôt et répond personnellement de la moitié.

Le second ministre est Ibrahim, homme grand, à barbe grise, que Soleillet a peu vu. Le troisième est Kaeiroum,

maure d'une quarantaine d'années, d'une physionomie intelligente. Il a voyagé en France et en Angleterre, et Paris l'a retenu pendant neuf mois.

Après la prière, Ely conduit Soleillet au logement qu'il lui a fait préparer dans la tente de la nourrice de ses enfants. C'est une pièce carrée très confortable.

Le soir, le roi envoie à Soleillet du lait et du mouton rôti. Après dîner, il vient avec Maly Say, qui est arrivé dans la journée, pour fumer et causer. Comme tous les Noirs du Sénégal, Ely possède un mouton apprivoisé. Le sien est fort beau et nommé Mouk. Il suit son maître partout et répond à sa voix d'un bout à l'autre du camp. Ely l'appelle, et pour entrer il saute par dessus les curieux qui font cercle devant la tente.

Ely a quelques beaux chevaux et une grande jument grise, de race algérienne, qu'il a payée 7,000 francs.

On apprête le départ. Les femmes plient les tentes, les hommes chargent les bêtes de somme. Ely aide sa femme à s'installer dans son bassour, monte à cheval et part en avant avec elle.

Le vieux Mohamed Mouloud arrive sur un chameau lancé au trot. Il a en croupe une jeune et jolie femme qui se voile bien hermétiquement, mais après avoir vu et s'être laissée voir.

En passant près de Soleillet, Mohamed Mouloud lui dit :

« Vois, avec un chameau on n'a besoin de rien ; on peut aller où l'on veut, emportant tout ce qui est nécessaire : sa femme et son tapis ».

En arrivant à la halte, Soleillet trouve le roi couché sur le bassour de sa femme et jouant avec une vieille négresse. Tirant brusquement la vieille par la main, le roi dit à son hôte : « Vois, c'est un gaulo (singe) de Galam ». La négresse lui répond en riant : « Et toi, te crois-tu blanc ? » ce qui fait beaucoup rire le roi.

Vers midi, quand ses gens sont arrivés, Soleillet va se reposer sous sa tente. Ely vient le trouver en cachette avec Maly Say, Mohamed Mouloud et Kaeiroum. A 2 heures, on apporte des dattes, du beurre, de la viande de chameau séchée au soleil et pilée; c'est le dîner de Maly Say et de Soleillet. Le roi et ses ministres ont une boîte de sardines à l'huile et quelques biscuits que Maly Say leur a apportés. Ils dînent tous ensemble et gaiement. C'est une petite débauche. Puis on cause de Saint-Louis et le roi manifeste l'intention d'y aller. Les Maures, dit-il, sont comme les bêtes des bois, et là-dessus il fait l'éloge de Saint-Louis. Son fils est avec eux. C'est un joli petit nègre de trois à quatre ans, très gâté et très caressé par tout le monde. Soleillet lui donne du sucre et une grande caisse de bonbons. Le roi paraît très sensible à cette attention.

Après le départ du roi, Soleillet fume devant sa tente. Les gens du camp l'entourent. Par amusement, ils lui font lire des mots arabes qu'ils tracent sur le sable; il leur en écrit à son tour qu'ils lisent.

Une jeune et jolie femme chante des vers qu'elle improvise, écrit sur le sable des sentences arabes et trace de très jolis dessins. Avec ses doigts et un brin de paille elle écrit

son nom : Aicha. Après avoir ainsi montré tous ses petits talents, mis en relief toutes ses grâces, elle fait à Soleillet une question indiscrète qui fait rire tout le monde.

Au moment de la prière tous ces gens s'éloignent. Les enfants crient à Soleillet de prier. Il y a des bambins dont l'œil est plein de menace.

Le soir, Mohamed Mouloud parle du capitaine Bancal, qu'il aime beaucoup. Ely montre son fusil, qui est très beau. C'est un fusil de chasse français, à pierre, monté en argent. Les Maures estiment beaucoup ces armes et les paient jusqu'à 1,000 et 1,200 francs.

On cause du voyage de Soleillet. Ely le croit imprudent, mais Mohamed Mouloud le considère comme très possible.

Ely se plaint d'un établissement fondé par les Anglais à Sekial-el-Amera, au cap Juby. Selon lui, cet établissement détruira le commerce qui se fait entre l'Oued Noun et Saint-Louis et détournera du Sénégal une partie du commerce de l'Adrar, ce qui le touche de près, car il perçoit un droit de coutume sur les caravanes qui traversent son territoire. Il y a aussi danger pour notre commerce du Sénégal, mais nous pourrions y remédier en relevant nos anciens comptoirs du golfe d'Arguin.

Le matin du 7 mars, Ely va dans les pâturages, compte ses chameaux et en donne le dixième à son marabout, le cheikh Mamadou Hiero.

La reine Macoboula vient voir Soleillet. C'est une vraie grande dame. Elle est accompagnée d'une centaine de

femmes et précédée d'un vieux Maure qui lui sert d'écuyer.

Voyant que Soleillet va lui faire un cadeau, elle dit qu'elle n'est pas venue pour demander quelque chose, mais pour voir un chrétien; qu'elle n'en a pas encore vu et qu'il lui ferait plaisir de lui montrer quelque chose de son pays.

Soleillet lui donne un grand mouchoir en soie lamé d'or. Les femmes se précipitent dessus et le lui enlèvent. Voyant cela, Boubakar prend les autres objets destinés à la reine et les donne à la nourrice qui va les cacher.

Soleillet montre ensuite à la princesse le peu d'objets européens qu'il possède. Ce qui la frappe le plus, c'est une collection de gravures de modes françaises.

Avant de partir, Ely remet à Maly Say son cachet, ce qui est une preuve d'entière confiance, et le charge de faire toutes les lettres dont Soleillet aura besoin.

Le soir, Maly Say vient mystérieusement à Soleillet et lui dit : « Il y a ici un grand marabout qui fait du roi tout ce qu'il veut, c'est le cheikh Mamadou Hiero. Il est toujours en prière dans sa tente. Il m'a dit de vous saluer et de vous demander la charité ».

Soleillet donne 3 gourdes (15 francs).

Le soir, Ely rentre tard au camp et vient demander à Soleillet un certificat constatant l'accueil qui lui a été fait.

Il revient le 8 mars. Il sait que l'un des chameaux de son hôte est malade et le prie d'en accepter un autre en bon état. Soleillet le remercie et dit qu'il lui laissera le chameau malade. Ely en fait cadeau sur-le-champ.

Sur le soir, Maly Say arrive, mystérieusement, toujours, et portant à la main un mouchoir. Le cheikh Mamadou Hiero remercie Soleillet de ses 15 francs. Il trouve que c'est peu, mais il s'en contente parce qu'il est riche et pas *gourmand*. A son tour, il veut faire un cadeau; ce cadeau est un peu de sable sur lequel il a prié. Pour se garantir de toute espèce de danger, il suffira d'en boire dans de l'eau. Soleillet reçoit gravement ce sable miraculeux, car il eût été dangereux de laisser voir qu'il n'était pas la dupe du dévot personnage.

C'est maintenant la fille de la reine qui vient lui rendre visite. Elle a 13 à 14 ans; elle est très grosse, bien entendu, et mariée à un cousin d'Ely. Elle accepte sans façon des mouchoirs en soie et de la parfumerie. La boîte à tabac en nickel la tente beaucoup; elle la demande, mais en vain. Elle ne s'offense pas de ce refus et reste longtemps couchée dans la tente, ne se lassant pas de regarder le chrétien, qui écrit et fume comme s'il était seul.

Après déjeuner, Ely vient présenter au Français deux hommes qui le doivent accompagner. C'est un mulâtre d'une cinquantaine d'années qui répond au nom de Nebabou et un tout jeune maure.

Le roi Ely reste à causer et donne un touchant exemple de son respect pour la vieillesse. Il fumait lorsqu'arriva Mohamed Mouloud. Pour ne pas fumer devant un homme d'âge, il fit placer quelqu'un entre lui et son ministre.

A 4 heures 6', Soleillet donne le signal du départ. Ely est à cheval ainsi que ses ministres et une quarantaine

de Maures. A 1,000 ou 1,500 mètres du camp, au moment des adieux, le roi dit à Soleillet :

« Tu as vu que je suis un véritable chef français, que je ferai toujours ce que voudront les Français, et je pense que vous ne m'abandonneriez pas si j'avais besoin de vous. »

« Je ne suis qu'un simple taleb », répond Soleillet, « je ne m'occupe pas de politique, mais je dirai partout combien votre accueil a été cordial ».

En le quittant, Ely lui recommande de saluer *beaucoup, beaucoup le général Valière* et de lui dire qu'il est toujours son fils.

Un peu après avoir quitté le roi, Soleillet est rejoint par deux femmes d'un certain âge montées sur des chameaux. A 6 heures 45', il arrive au puits de Buinyzoud, au milieu d'une plaine dénudée. Il s'arrête pour faire boire sa mule, tandis que la caravane continue d'avancer. Un moment il croit s'être perdu et se dispose à mettre pied à terre pour attendre, seule chose à faire quand on s'égare dans le désert. Il aperçoit heureusement les étincelles que ses hommes font jaillir du briquet pour lui indiquer la route. En se dirigeant sur l'étoile polaire, ils arrivent à 9 heures 20' dans les beaux pâturages de Taiaret el Allende.

Le 9 mars, à 7 heures 10', Soleillet lève le camp, traverse des bas-fonds, des redir et voit, à 8 heures 50', des Maures établir leur camp dans la plaine sablonneuse de Taret Assian. Ces Maures sont des *ralla*, tributaires d'Ely. Le

chef, un beau vieillard, retient Soleillet 20 minutes à causer et à boire du lait.

A 10 heures 55', notre voyageur arrive au camp de Bella, où il est bien accueilli. Les filles courent pour le voir. On lui présente Ibrahim Krelil, fils de Mohamed Mouloud, jeune homme bon et affectueux comme son père. Il est venu, avec un de ses amis, se promener dans le camp des tributaires, où ils vivent comme les fils des grands seigneurs du moyen âge vivaient chez leurs vassaux.

A 4 heures 45', Soleillet quitte ce camp hospitalier, accompagné d'Ibrahim Krelil et de son ami qui montent un mehari. A 5 heures 5' il arrive au puits de Temeraïn situé au milieu d'une plaine ombragée de quelques arbres. Ce puits, profond de cent coudées, est carré, flanqué de deux abreuvoirs également carrés. On tire l'eau au moyen d'une poulie portée par un pieux fourchu et manœuvrée par des bœufs et des chameaux.

Quelques Maures sont à ce puits. Au moment où Soleillet veut partir, l'un d'eux le prie de rester encore un moment, parce que sa femme, qu'il a fait prévenir, sera très contente de le voir.

Après quelques minutes d'attente, un groupe de Mauresques accourt, se presse autour du chrétien, le regarde curieusement, touche les harnais de sa mule, palpe ses vêtements. Les rires et les réflexions se croisent. Soleillet laisse faire; par son bon gros sourire, il encourage même ces femmes à satisfaire leur curiosité. Toutes finissent par

reconnaître, non sans étonnement, qu'un chrétien est un homme.

A 6 heures 5' Soleillet passe près du grand redir d'Idkafouse où boivent de belles vaches luisantes, où des myriades d'oiseaux prennent leurs ébats. Il franchit ensuite des petites dunes et entre dans le Chaiffat, plaine sablonneuse où se trouvent des arbres appelés *magrouna*.

Le lendemain, 10 mars, à l'ombre épaisse d'un *ikenin*, arbre qui n'a pas de feuilles, mais de longs filaments charnus qui lui font une tête en forme de boule, le jeune Ibrahim Krelil fait à Soleillet l'éloge de l'herbe nommée *mrkeba* et lui désigne les régions avoisinantes ; au nord-est, Ozefal, au sud-est, Akchat, au sud-ouest, Zida. Il paraît tout heureux de voir mettre par écrit ses paroles. Les temps sont bien changés depuis 1824. A cette époque, si les Braknas, voisins des Trarzas, avaient vu René Caillié prendre le moindre renseignement sur leur pays, ils l'auraient tué ou réduit en servitude.

A 10 heures 40', Soleillet campe en plein désert.

Le 11 mars, il entre dans le Koidjat Boridjen. A 7 h. 45' il fait halte dans un camp maure. Au départ, tout le monde le suit un instant pour lui dire adieu. Comme cela est arrivé déjà plusieurs fois, des jeunes filles courent autour de sa mule en disant :

« Que tu es beau ! mon frère : donne-moi du coton. Tu es un grand chef : donne-moi du tabac ».

Soleillet ne dit pas ce qu'il a fait, mais on le devine. Pour les Français comme pour les Orientaux, les câlineries

Sidi Ould dit à Soleillet, dans un discours long et filandreux :

« Tu as quelque chose à me dire ? Ce matin on t'a volé un chameau. Je sais peut-être où il est. Je tâcherai de te le faire rendre. Que me donneras-tu ? ».

Soleillet est convaincu que maître Sidi est de connivence avec le voleur pour le mettre à contribution. Il répond que pour le moment il peut se passer de son chameau et qu'Ely saura bien le lui faire rendre. Il offre néanmoins une récompense de six gourdes (30 francs). Ayant ensuite fait donner une tête de tabac à l'honnête représentant d'Ely, il l'invite à se retirer.

Le samedi 13 mars, il entre dans le pays de *Guet*. A 10 heures 11' il s'arrête dans un camp d'Aratins. Les marabouts sont clients du cheikh Sâad Bou. Ils traitent avec la plus grande déférence le taleb Abdallah, reçoivent très bien Soleillet, veulent lui persuader de se faire musulman et lui détaillent ce que le chef lui donnera en vaches, chameaux, moutons, chevaux, femmes, etc.

Le lieu du campement est Moukelit, à une journée et demie de la mer. Il est marqué sur les cartes sous le nom de Bark Allah.

Le 14 mars, Soleillet passe devant deux camps et fait halte, à 11 h. 55', au milieu de riches pâturages. A 7 h. 15', il campe dans un bas-fond herbeux, au milieu d'une hamada semblable à celles qu'il a vues en 1874, dans le Tildikelt, entre El-Golea et In-Çalah.

Le lendemain 15, il a devant lui les montagnes de

l'Adrar. A 4 heures, dans un terrain sablonneux et montueux, il rencontre un troupeau de chèvres appartenant au cheikh Sâad Bou dont le camp est tout près.

Soleillet porte autour de sa chachia une pièce de mousseline qui lui sert de turban, de voile et de haïk. Abdallah le fait prier par Boubakar de la quitter, le cheikh ayant seul le droit de porter un turban blanc. Soleillet s'exécute. « Pour être poli, dit-il, je m'expose à une insolation ».

A 5 heures il arrive au camp du cheikh, près du puits de Iggueni. C'est le but de cette première partie du voyage. Jusqu'à présent, il a subi des fatigues, mais il n'a éprouvé aucune difficulté.

A la vue de la petite caravane, les gens du camp s'avancent gravement et silencieusement. Après avoir interrogé Ibrahim ou Abdallah, ils s'approchent de Soleillet, lui prennent la main et le saluent. Ils sont suivis des enfants et des nombreux jeunes gens qui font leur éducation chez le cheikh.

La réception est grave et digne, franche et cordiale.

Le camp est situé au milieu d'une plaine sablonneuse et composé de tentes disséminées. Tout autour du camp principal ou zaouia se trouvent d'autres camps de marabouts pasteurs, clients et sujets du cheikh qu'ils suivent partout.

Le cheikh occupe une grande tente noire flanquée de trois autres tentes dont une en toile blanche. Il est en prière, dit-on, et personne n'oserait le déranger.

Soleillet est conduit à l'une des extrémités du camp et

s'assied sur son tapis. On vient le voir, mais on ne lui demande rien, on ne lui fait aucune question indiscrète.

On s'occupe immédiatement de lui dresser une grande tente. Un *talibé* à tête d'apôtre portant, sur ses tolbés bleus, un burnous blanc pareil à la cagoule des moines, se met à l'œuvre. A le voir travailler avec des tellamid, comme lui graves et silencieux, on les prendrait pour des membres de quelque ordre monastique. Ce sont, en effet, des religieux.

Le mot arabe *taleb,* au pluriel *tolba,* signifie élève. Par extension, on appelle tolba ceux qui se consacrent aux lettres et aux sciences. C'est pour cette raison que Soleillet se dit taleb. Chez les Noirs, on prononce *talibé* au singulier et au pluriel ; chez les Maures, *talibé* au singulier et *tellamid* au pluriel.

A Ségou-Sikoro, les talibé forment une sorte de noblesse militaire. Ils descendent des anciens élèves d'El Hadj et des Sénégambiens qui viennent s'établir à Ségou. Ils sont exempts d'impôts et possèdent en propre, mais ils sont tenus de suivre le roi à la guerre.

Chez le cheikh Sâad Bou, le talibé renonce de la façon la plus complète à sa volonté et ne peut rien posséder en propre. Le cheikh pourvoit à tous ses besoins, le marie et le fait même divorcer s'il lui plaît. Il dispose du talibé à son bon plaisir. Il le met à la garde des troupeaux, aux affaires commerciales, à la perception de l'impôt religieux, à l'éducation des enfants et des jeunes gens.

Les marabouts considèrent l'éducation de la jeunesse

comme l'œuvre la plus importante, comme le plus sûr moyen d'avoir des hommes complètement à eux, *partout et dans toutes les classes de la Société*.

Les clients des cheikhs marabouts se divisent en deux catégories :

1° Des marabouts comme eux dont ils sont chefs religieux et chefs politiques ;

2° Des hommes appartenant à toutes les classes de la société, sujets de différents souverains, leurs anciens élèves ou qui n'ont pris que tardivement leur chapelet et leur Deker (1). Ces hommes sont toujours à l'entière disposition de leur chef religieux. Chaque année ils lui paient un tribut et de temps en temps ils reçoivent un verset du Koran écrit de sa main ; ce chiffon de papier devient un talisman précieux et vaut à celui qui l'envoie un cadeau important.

La même organisation existe dans le Sahara du nord (2).

A 5 heures, Soleillet prend possession de sa tente, qui est grande et belle. Il s'assied devant, et les gens du cheikh viennent causer avec lui. Ils racontent sur le cheikh des choses miraculeuses, et leur ferme croyance à ces sottises explique seule l'immense influence qu'un homme comme Sâad Bou peut exercer dans le Sahara.

Il lit dans les yeux d'un homme, disent-ils, ses plus secrètes pensées. Il sait ce qu'on veut lui dire avant qu'on

(1) Manière de prier.

(2) Voir l'histoire, extrêmement curieuse, des *Tedjedjena* dans *l'Afrique Occidentale — Algérie, Mzab, Tildikelt*, par Paul Soleillet; Paris, Challamel, 1877, pp. 47-62.

Ces cérémonies terminées, il fait appeler Soleillet, échange avec lui des compliments, et affecte de le regarder fixement dans les yeux.

Le soir, il lui envoie du lait, des dattes et un mouton. Soleillet lui envoie, par Abdallah, les lettres du Gouverneur, de Bou el-Moghdad et des cadeaux qui consistent en un grand parapluie bleu, des tapis d'une valeur de 1,000 francs, des soieries, des girofles, de la parfumerie, des petits couteaux, des ciseaux, un bel haïk en soie. Il lui fait savoir en même temps qu'il est porteur d'un sauf-conduit du chériff sultan de la Mekke.

Sâad Bou dit à ses gens « qu'il a lu avec attention dans les yeux de Soleillet, qu'il n'a trouvé que du bien en lui et qu'on devra le traiter avec les mêmes égards et les mêmes respects que les membres de sa famille ».

Comme le note judicieusement Soleillet, ceux qui nous parlent constamment du fanatisme musulman ignorent absolument l'état actuel de l'Islam en Afrique (1).

(1) « On ignore généralement que l'islamisme a subi depuis long- » temps déjà une transformation profonde dans toute l'Afrique » septentrionale et dans tout le Sahara. Les musulmans les plus » fervents sont des mystiques qui, absolument comme nos chrétiens » mystiques, tiennent beaucoup plus compte de la pureté intérieure » du cœur que des pratiques extérieures. Ils ont leurs saints comme » nous avons les nôtres ; ils ont comme nous toute une langue de » dévotion particulière ; *enfin ils ne s'attachent pas à la lettre du* » *Koran*. Tous les marabouts auxquels vous aurez affaire sont des » mystiques.

» Le mysticisme musulman se dit en arabe *tasouef*, dérivé soit du

Le 26, au lever du soleil, Sâad Bou vient, avec le même cérémonial que la veille, prier près de la tente de

» radical grec *sofia*, soit du radical arabe *souf*, laine, parce que les
» premiers mystiques ne se vêtaient que de laine, par esprit de
» mortification.

» Un mystique se dit *soufi*. C'est honorer grandement un marabout
» que de le désigner, quand on en parle, par l'adjectif *soufi*, mais il
» est d'autres termes encore plus honorifiques et qu'il est indispen-
» sable de connaitre dans cette sorte de franc-maçonnerie.

» Les personnages les plus élevés en sainteté composent une
» assemblée supérieure, une sorte d'Eglise qui gouverne le monde.
» On l'appelle en arabe Assemblée des Saints, *Djemâat es Salahin*.
» La superstition musulmane, très semblable à la chrétienne, veut
» que cette assemblée, composée de saints, *vivants ou morts*, se
» réunisse à un certain moment de l'année près de la Mecque, sous
» la présidence soit du prophète lui-même, soit le plus souvent d'un
» saint éminent qui est toujours un saint vivant. Remarquez bien
» ce fait. On appelle ce saint éminent, ce président de l'assemblée,
» le *Ghoûts*, du radical *ighâts*, sauver. Le *Ghoûts* est donc le *Sau-*
» *veur*, terme qui remonte peut-être plus haut que le christianisme,
» jusqu'au bouddhisme indien. Sidi Abd-el Kader el Djelali, qu'in-
» voquent tous nos mendiants d'Algérie, était Ghoûts. Pareillement
» Sidi-Bou Medin, auquel est consacré la jolie mosquée de Tlemcen.
» Pour vous donner une idée de l'élévation d'esprit de ces mystiques,
» le *Ghoûts peut n'avoir pas professé l'islamisme*. Il suffit qu'il se soit
» élevé par la pratique et la dévotion au dernier degré de la sainteté
» et qu'il ait été attiré (medjedoub) par Dieu.

» Or le cheikh de Ouadan, cheikh Mel Aïnin,qui tient dans sa main
» toutes les tribus maraboutiques de l'Adrar, du Tiris et du Zemmor,
» est considéré par ses fidèles comme un Ghoûts.

. . . .

Soleillet. La prière terminée, il entre chez son hôte avec son frère Baba et quelques tellamid. Il reçoit des mains de Soleillet, avec respect, la lettre du chériff sultan de la

» Au reste, voici la définition du Ouadi, ami de Dieu :

» *Ne désirez aucune chose ni de la vie présente, ni de la vie future,* » *vivez pour Dieu seul, approchez-vous de lui. Ne désirez ni ce monde* » *ni l'autre ; car tout désir de ces choses-là détourne de Dieu.* » *Détachez-vous de tout pour l'amour du maître souverain ; ne per-* » *mettez pas qu'une chose de ce monde ou de l'autre ait entrée dans* » *votre cœur ; tournez le visage de votre cœur vers Dieu. Quand* » *vous en serez venu à posséder ces qualités là, vous serez Ouadi.*

. . . .

» Vous rappelez-vous la conversation que nous eûmes à Paris, le » soir de ma conférence, avec quelques journalistes, MM. Gauthiot » et Reclus ? Nous parlions du Koran. Il y a dans le Koran, comme » dans tous les livres religieux qui ont subi l'interprétation des mys- » tiques, deux faces, deux choses bien distinctes et souvent contraires, » la lettre et l'esprit. La lettre est étroite et l'esprit est large. La lettre » est la loi faite pour les hommes grossiers, les ignorants (Djouhala) ; » l'esprit est la voie que suit la petite Eglise des purs. Or, l'esprit du » Koran, tel que l'entendent les mystiques, est exactement l'esprit du » christianisme tel que nous le comprenons nous-mêmes.

. . . .

» Si un marabout prêche contre vous, dites-lui tranquillement qu'il » est un imbécile et qu'il ne comprend pas le Koran, puis réunissez » cinq ou six de ses confrères et exposez les simples vérités morales » qui sont la base de notre civilisation. C'est du Soufisme pur, c'est » du Koran pur ».

(Extrait d'une lettre de M. Emile Masqueray à M. Paul Soleillet).

Ce dernier conseil donné par M. Emile Masqueray, Paul Soleillet l'a mis en pratique avec succès, en novembre 1878, à Segou-Sikoro.

Mekke, en touche le sceau avec les doigts de la main droite, se les passe sur le visage, la lit sans difficulté, la rend à son propriétaire, et le questionne ensuite sur le but de son voyage.

« Les Français, répond Soleillet, possèdent depuis longtemps le Sénégal et l'Algérie. Dieu leur a donné dans ces régions l'étendue de pays qu'il a voulu. En France on ne désire qu'une chose : vivre en paix avec les populations qui sont entre nos possessions, et faire avec elles le plus de commerce possible. Pour vivre en paix et être amis, il faut se connaître ; aussi, depuis longtemps les Français désirent-ils voir l'un des leurs aller de l'Algérie au Sénégal ou du Sénégal en Algérie.

» Le gouvernement de mon pays sachant que j'ai voyagé dans le nord de l'Afrique, que je suis venu jusqu'à l'oasis d'In-Çalah, que l'année dernière j'ai été voir le fils d'El Hadj Omar à Segou-Sikoro, m'a choisi pour faire ce voyage, bien que je ne sois qu'un simple taleb, étranger au gouvernement.

» Avec Bou el-Moghdad nous avons pensé que si vous et votre famille vouliez me protéger, il vous serait facile de me faire faire ce voyage. Mon but, vous le comprenez, est de voir les hommes et les pays, de m'informer de ce que nous pouvons leur vendre et de ce que la France peut leur acheter ».

Le cheikh répond, avec beaucoup de sens, qu'il ne voit que du bien à tout cela, qu'il recommandera Soleillet à sa famille, mais qu'il doit lui faire observer qu'en ce

moment le pays n'est pas sûr entre son camp et Atar ; qu'on est, à la vérité, tout près de cette ville, mais qu'il y a sur la route de bien mauvaises gens.

Soleillet lui ayant dit qu'il est décidé à partir, il lui promet de l'aider de tout son pouvoir, mais en lui répétant que les routes ne sont pas sûres.

Pendant toute la durée de la visite, une vieille femme, debout devant la tente, a chanté les louanges du cheikh et de sa famille.

Quand Sâad Bou se leva, le captif qui le suit partout avec la peau de mouton qui lui sert de tapis, releva cette peau et, avant de la rouler, s'en passa pieusement sur la face les parties sur lesquelles le cheikh s'était assis.

L'usage du tabac est formellement interdit aux tellamid ; plusieurs d'entre eux vinrent néanmoins en demander en cachette.

Baba et un neveu du cheikh demandent des parapluies. Il en accorde un à Baba, mais il se contente de faire des cadeaux aux neveux et aux compagnons de Sâad Bou.

Le soir, nouvelle visite du cheikh ; le lendemain, 17, il apporte des lettres de recommandation pour ses cousins et ses amis.

Les enfants n'ont pas peur du chrétien, ils viennent sans façon dans sa tente, s'y roulent et la font retentir de leurs cris.

Le 18 au matin, le cheikh entre avec un jeune Maure, de pure race blanche, aux cheveux longs, fins et soyeux. C'est un chef de tellamid, un parent, un futur gendre.

Il se nomme Mohamed Mojtar et doit accompagner Soleillet.

Le jeune taleb se prosterne devant le cheikh qui lui impose les mains, le bénit, prie sur lui et lui fait des recommandations tout en caressant sa chevelure.

Un vieux chériff écrit de l'index de la main droite, dans le creux de la main gauche de Soleillet, une prière pour le succès du voyage.

Sidi Moctar, en disant adieu à Soleillet, l'engage sagement à se défier des guerriers et de tout ce qui porte une arme.

Tandis que le cheikh et les deux tellamid qui doivent être du voyage vont faire leurs adieux dans le camp, Soleillet prend congé de Sâad Bou.

A 9 heures 40', il quitte le mansar d'Iggueni et s'arrête à 4 heures 40' dans un petit camp qui lui fait bon accueil.

Le lundi, 19 mars, il se met en route à 7 heures 41', laisse à gauche deux mamelons granitiques de 40 à 50 mètres de hauteur nommés Satala (marmite). Douze minutes après, il passe devant la *kouba* (tombe) d'un marabout vénéré, Sidi Mohamed. Cette kouba est entourée d'autres tombes qui consistent en une enceinte de pierres dont une, plus élevée que les autres, indique la tête du mort.

A 7 heures 55', il arrive au puits de *Bregui.* Tout auprès, une meule de moulin sert d'abreuvoir. Les moulins étant maintenant inconnus dans cette région, cette

meule est l'indice d'une civilisation plus avancée dont on n'a plus souvenir.

A midi 48', il campe dans la grande plaine sablonneuse d'*Akhmeyou*, qui est entourée de hauteurs.

D'après ses renseignements, il n'est plus qu'à deux jours de marche d'Atar; un chameau monté peut faire le trajet en un seul jour. Soleillet se propose de partir en avant et, pour assurer le vivre de ses hommes, il charge un talibé d'acheter un mouton.

Le matin du 20 mars, six Maures montés sur des chameaux et armés de fusils paraissent à l'horizon. Un talibé va les reconnaître et revient disant que ce sont des gens d'Ely qui apportent des nouvelles du chameau volé.

N'ayant aucun soupçon sur eux, on les laisse s'approcher. Ils demandent des cadeaux. Soleillet leur répond que ses approvisionnements sont très réduits et qu'il ne peut rien leur donner. Ils n'insistent pas. Soleillet ne prévoyant aucun danger s'éloigne sans armes pour prendre ses notes sur le pays environnant. Quand les Maures l'ont perdu de vue, ils se jettent sur Boubakar et, malgré les protestations énergiques des talibés, qui les menacent de la colère de Dieu et de celle du cheikh *(l'usage veut que les talibés, comme les marabouts, ne doivent pas frapper, même pour défendre leur vie)*, lui donnent deux coups de couteau à la tête, un à l'épaule et le renversent à coup de bâton. Soleillet, apercevant l'agression, accourt et les bandits prennent la fuite en emportant deux fusils.

Il est impossible de dire le nombre des assaillants.



Tantôt on en voit trois ou quatre, tantôt on en voit sortir de tous les buissons. C'est ainsi que les Maures attaquent habituellement.

Soleillet leur envoie Mohamed Mojtar. Mojtar parle à Mohamed Labeye Dalla, de la tribu des Ouled Dlim. « Si tu touches au chrétien, lui dit-il, l'injure retombera sur ceux qui l'accompagnent et sur le cheikh Sâad Bou ». Labeye répond que les chrétiens ont pris deux hommes de Mohamed Ould Beyroulk, chef de l'Oued Noun ; qu'il veut venger cette prise sur celui qui lui tombe sous la main ; que l'année même du passage d'un chrétien (probablement Vincent, en 1860) une épidémie terrible a ravagé toute la contrée ; qu'en fin de compte il veut tuer le voyageur et qu'il lui conseille de l'abandonner.

Mojtar amène les Maures auprès de Soleillet, qui leur montre la lettre de Sâad Bou ; cela ne produit pas d'effet. Il leur offre des cadeaux qui sont refusés. Les pillards lui déclarent enfin qu'il aura la vie sauve, mais à condition de les suivre avec tous ses bagages.

La situation est d'une clarté désespérante. Faut-il en appeler aux armes ? Faut-il céder ? Soleillet pense qu'il doit, dans l'intérêt de sa mission, éviter à tout prix une effusion de sang.

Il se laisse donc emmener prisonnier avec ses bagages, et charge un talibé d'aller prévenir le cheikh. Mais déjà celui-ci, informé par un berger que Mohamed Labeye est sur les pas de Soleillet, avait envoyé son frère Baba, son neveu Abdaty et un talibé servant de chamelier.

Baba fait faire halte aux pillards et leur représente que Soleillet est leur hôte. Ils lui répondent que le chrétien n'est plus sous leur protection. Malgré cette prétention ils n'osent pas rompre en visière avec le cheikh Sâad Bou, et après de longs pourparlers, tout en manifestant la plus méchante humeur, ils consentent à ne garder que les deux tiers des marchandises.

Pour sauver les papiers, les instruments et quelques objets de valeur, Boubakar répand sur les caisses une drogue qui sent mauvais, et dit aux pillards que leur contenu serait pour eux sans aucune utilité. Bien lui en prit, car ils se jetèrent sur les ballots de marchandises, et, malgré la convention faite, en enlevèrent presque tout : guinée, ambre, corail, cornaline, argent, tabac, soieries.

Soleillet avait résolu de ne pas faire usage de ses armes tant que ses jours ne seraient pas directement menacés. Il s'estime heureux d'avoir pu se tenir parole. Il ignorait le nombre de ses ennemis, et la mort de Mohamed Labeye Dalla aurait gravement compromis nos intérêts. Labeye Dalla est un bandit, mais ses acolytes étant, pour la plupart, des fils de famille, le sang de l'un d'eux nous fermerait pour longtemps la route de leurs pays et de tous les pays environnants. Le docteur Barth raconte que le chef d'Araouan n'a fait assassiner le major Laing que pour venger la mort d'un de ses fils qui aurait été tué par Mungo Park.

Aussi, dit Soleillet, « j'avais formé le projet d'attendre la nuit pour quitter les brigands et de ne me servir de

mes armes qu'autant qu'ils se seraient opposés par la force à mon évasion ». Il espérait d'ailleurs qu'en leur abandonnant tous ses bagages ils le laisseraient partir, surtout en le voyant, ainsi que Boubakar, décidé à vendre chèrement sa vie. Il a passé le révolver au poing toute la journée du 20 mars. Elle lui parut longue, car il savait qu'à tout instant un ennemi invisible lui pouvait envoyer une balle.

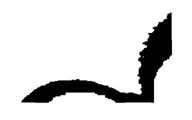
L'heureuse intervention des parents du cheikh Sâad Bou lui permit de se retirer sans lutte, de sauver ses instruments, ses armes, ses papiers, ses livres, ses collections géologiques et botaniques, une caisse de girofle, trois pièces de guinée, quarante gros d'or, sa mule et ses chameaux.

Personne n'a porté la main sur lui; son accident se réduit à une perte matérielle de 6 à 8,000 francs.

Les fatigues de la journée furent telles qu'il a dormi d'un seul trait toute la nuit.

« Le matin à mon réveil, dit-il, en voyant ainsi détruit un voyage dont le succès me paraissait assuré, et surtout en réfléchissant que, si la chance m'avait servi deux jours de plus, j'étais à Atar, dans la famille du cheikh Sâad Bou, dans des régions dont les chefs vivent en bonne intelligence avec la France; que si j'avais pu atteindre Atar je serais revenu au moins de Timbouktou, je me trouve dans un état de prostration complète, sans volonté, sans force, sans énergie ».

Cet état d'abattement ne fut pas de longue durée. Une



fois en marche, il recommence à s'intéresser au voyage et à noter régulièrement sa route.

A 11 heures 35', il arrive au puits de Bir Iggueni, où se trouvait, le 15 mars, le camp de Sâad Bou.

Sur les 4 heures, le taleb Abdallah, monté sur un magnifique mehari, vient à sa rencontre. A 5 heures 30', il arrive à Fosque, où se trouve le nouveau camp de Sâad Bou.

Le cheikh vient à sa rencontre, et, avant même qu'il soit descendu de sa mule, il lui prend la main et lui exprime tout le bonheur qu'il éprouve de le revoir encore en vie.

Soleillet lui exprime le désir de repartir. Le cheikh l'engage à se reposer et à remettre au lendemain la discussion de son projet.

Soleillet est toujours très fatigué, très surexcité, mais il n'est plus découragé. « Pendant la nuit, écrit-il, j'examine froidement ma situation. Si c'est pour moi la première fois que je suis pillé, ce n'est pas la première fois qu'un voyageur est pillé en Afrique; mais je crois que je suis le premier voyageur qui ait pu, dans cette portion de l'Afrique, entrer en traité avec les bandits et ne pas être complétement dépouillé. J'ai conservé mes papiers, mes collections, mes armes, mes moyens de transport et assez de marchandises pour rentrer à Saint-Louis ou pour retourner à Atar si le cheikh, comme je vais le lui demander, consent à me faire accompagner par son frère ».

Le cheikh ne consent pas et voici les raisons qu'il donne

de son refus dans la lettre qu'il écrivit au gouverneur du Sénégal :

« Après avoir discuté toute une nuit ce projet, le lendemain matin il me demanda mon avis, et je lui conseillai de retourner à Saint-Louis, en lui faisant ressortir qu'il ne se trouvait pas dans le pays de chefs en relations avec les Français, comme Ely, fils de Mohamed el Habid, Ould Aïda, roi de l'Adrar, Ould Soued Hamed Bakar; qu'il ne trouverait que des brigands sans chefs et sans domicile fixe, comme les Ouled Dlim, les Louéryatt et les Ouled Hamed, gens qui, pour la moindre des choses, tuent des marabouts, des savants et des chériffs; qu'il était préférable qu'il retournât à Saint-Louis ou attendît l'hivernage, époque à laquelle les Trarzas viennent jusque chez Ouled Yabia Ben Othman, sujet de Aïda; ces bandes pillardes se tiennent alors tranquilles et Soleillet pourrait voyager partout.

« Moi seul l'accompagnant, j'aurais pu le préserver; je ne l'ai pas fait de crainte de voir attaquer, pendant mon absence, par de fortes bandes de chiens errants et pillards, les nombreux marabouts pasteurs qui m'entourent. A l'hivernage, il me sera possible de l'accompagner moi-même ou de le faire accompagner par un de mes frères ».

Soleillet se range, non sans regret, à l'avis du cheikh. Sa détermination prise, il informe le Gouverneur du Sénégal et le Ministre des Travaux publics du pillage dont il a été victime.

Le 23 mars, au matin, il envoie au cheikh une caisse de

girofle que lui ont laissée les pillards; il lui donne aussi, sur sa demande, ce qu'il a en trop de papier et de cire à cacheter.

Sur les huit heures du matin, Sâad Bou lui dit qu'il a écrit au Gouverneur et lui demande son courrier. Le tout est plié, replié, cousu dans un morceau de guinée et envoyé à Saint-Louis.

Sâad Bou lui parle ensuite du grand chef des Français et lui demande ce qu'il est maintenant que ce n'est plus un guerrier. Lorsqu'il comprend ce qu'est chez nous la profession d'avocat, il se figure que M. Grévy est un marabout, un homme de paix, ce qui paraît lui faire le plus grand plaisir. Il écrit au Président de la République et charge Soleillet de faire parvenir sa lettre. Soleillet a remis cette lettre entre les mains de M. le Ministre des Travaux publics.

Le 24, le cheikh change de camp et voyage côte à côte avec Soleillet. S'apercevant que, par déférence, celui-ci n'a pas mis son turban, il le presse de le mettre.

Le 25, au matin, Sidi Tounsi apporte à Soleillet une lettre du roi Ely. Ce prince a chargé Sidi de lui remplacer le chameau volé.

Sidi raconte que, tout récemment, le roi Ely a été attaqué par ses frères, qu'il y a eu mort d'hommes de part et d'autre, mais que la victoire est restée au roi.

Au moment de prendre congé du cheikh, Soleillet reçut en cadeau une jolie natte, deux coussins en peau tannée

ornés de dessins, deux morceaux de sulfure d'antimoine et quatre moutons.

A 11 heures 16', Soleillet dit adieu à son hôte, à sa famille, à ses tellamid, et se met en route pour le sud.

Le 27, à 9 heures 40', il arrive dans un camp de marabouts, sujets du cheikh Sâad Bou. Il est très bien accueilli, et les gens du camp lui donnent des détails sur le combat qu'Ely eut à soutenir contre ses frères.

Un jour qu'il changeait de camp, ses frères tombèrent à l'improviste sur le derrière de son convoi, enlevèrent 20 chameaux, des chevaux, des captifs, et tuèrent quelques hommes. L'un d'eux criait, comme un héros d'Homère :

— « *Allons, nègre* (1), *où te caches-tu? allons, nègre, fais-toi voir!* »

— « Me voici, tu vas avoir peur, » répond Ely, qui arrive à fond de train, ayant deux fusils sur les cuisses et un à la main. « *Prends garde à ton cheval!* s'écrie-t-il, » *tu sais que je ne cherche point, moi, à tuer les enfants* » *de mon père!* » D'un coup de fusil, il abat le cheval de son frère, et celui-ci prend la fuite, ce qui met fin au combat.

Les pertes d'Ely seraient cependant considérables, d'après ce que dirent les marabouts qui peuvent être bien instruits ; car, ne relevant que du cheikh Sâad Bou, ils ne se battent pas, ne sont sujets ni d'Ely ni de ses frères, et vivent en paix au milieu de ces vols et de ces tueries.

(1) Ely est mulâtre, tandis que ses frères sont de pure race blanche.

Le 30 mars, vers 8 heures et demie, Soleillet est rejoint par une jeune mauresque. Elle a ses vêtements en désordre, l'œil hagard, les jambes raidies par la fatigue. L'avant-veille elle était allée chercher du bois. A son retour, elle trouva le camp levé. Elle s'est perdue et marche depuis sans manger ni boire. Soleillet lui fait donner de l'eau, un morceau de viande séchée, et partage avec elle le biscuit de mer qui constitue son déjeuner. La pauvre fille boit avidement et dévore viande et biscuit. Restaurée, un peu moins effrayée, elle continue à marcher, ou mieux, à sautiller derrière la caravane.

Le 31 mai, Soleillet voyage avec une troupe de marabouts tributaires d'Ely. Elle a été pillée par les frères du roi et se trouve dans une si grande misère qu'elle ne peut vendre à notre voyageur un seul mouton. Soleillet souffre beaucoup de la faim et se trouve dans la nécessité de rationner jusqu'à son biscuit.

Le 2 avril les chameaux sont très fatigués, Abdalah est malade ; il faut marcher de plus en plus lentement. Le taleb Mojtar part en avant avec le courrier du cheikh et celui de Soleillet.

On s'avance ainsi péniblement, rencontrant de temps à autre des caravanes qui vendent un mouton ou du lait. On arrive ainsi au 11 avril. Encore un effort, et l'on sera sur le Sénégal, à Saint-Louis. Mais les compagnons de Soleillet sont superstitieux comme tous les musulmans. Pour eux, un voyage doit se terminer le matin : il faut que l'*hôte soit blanc*. Comme ils craignent d'arriver le

soir à Saint-Louis, ils s'arrangent du mieux qu'ils peuvent pour perdre leur temps.

A 9 heures, Soleillet se dirige seul vers la mer. A midi il rencontre Madjfouth avec deux chameaux, un Noir et une quantité de provisions envoyées par M. Léchelle, ordonnateur du Sénégal, et par M. Monteil, directeur du bureau politique.

A 2 heures et demie, il retrouve ses amis de N'Diago, et le soir, en costume de voyage, il offre le bras à madame Bary pour aller à une représentation dramatique donnée par les sous-officiers et les soldats du camp.

Enfin le 12 avril il arrive à Saint-Louis.

Pendant ce voyage, qui dura 55 jours, Soleillet a parcouru 1,164 kilomètres; il a recueilli 44 échantillons géologiques, 40 échantillons botaniques et la gomme du fernan, sa découverte capitale, puisqu'elle peut, suivant l'appréciation de M. Thénard, ouvrir à notre commerce la route de l'Adrar.

Paul Soleillet m'a fait savoir, et depuis les journaux ont publié, que M. le Ministre des Travaux publics a mis à sa disposition une nouvelle somme de 20,000 francs. Je puis vous annoncer que le 20 de ce mois, c'est-à-dire mardi dernier (1), il a repris son bâton de voyage. Par les soins de Bou el-Moghdad et du cheikh Sâad Bou il atteindra Atar. Là, il lui sera aisé de se joindre aux caravanes qui se dirigent sur Timbouktou et d'y arriver en quinze

(1) Ce travail a été lu dans la séance du jeudi 22 juillet 1880.

ou vingt jours. Au témoignage de Mohamed Mojtar, l'un de ses compagnons, il peut suivre n'importe quelle caravane. « J'ai été surpris, dit-il, de l'énergie dont il a fait » constamment preuve et de sa sobriété, qui dépasse tout » ce que l'on saurait imaginer. Je ne l'ai jamais entendu » se plaindre ou demander un arrêt quelconque. On est » étonné qu'il ait pu vivre avec deux galettes de biscuit par » jour, du lait et un peu de thé. Je ne croyais pas qu'un » chrétien pût se contenter de si peu ».

J'espère donc que cette fois il verra la fameuse Timbouktou, j'espère qu'il en reviendra et même qu'il en reviendra par Alger.

Cet espoir est aussi celui de la presse parisienne, qui n'a pas voulu laisser partir mon vaillant ami sans lui offrir un banquet.

Qu'il me soit permis, en terminant, de dire un mot de la manière de voyager de Paul Soleillet.

Certains explorateurs suivent avec une inflexible ténacité l'itinéraire qu'ils ont arrêté d'avance et brisent tous les obstacles qui s'opposent à leur passage. Ils tracent un long sillon, mais ce sillon se referme sur leurs pas et le résultat de leur voyage, de leurs peines, de leurs angoisses, se réduit à des données scientifiques plus ou moins importantes.

Soleillet, au contraire, s'avance doucement, en compagnie de quelques hommes, sans armes. Les résultats qu'il obtient ne frappent pas l'imagination et ne forcent pas les honneurs, mais ils sont pratiques et doivent contribuer

à la prospérité nationale. Il rapporte d'In-Çalah l'idée du Transsaharien ; il revient de Segou-Sikoro avec le beurre végétal et l'idée d'un chemin de fer reliant Saint-Louis au Soudan (1) ; il revient du Trarzas avec la gomme du fernan qui nous ouvrira l'Adrar. Et comme tous ceux qui furent ses hôtes sont restés ses amis, la route qu'il a tracée est ouverte à ses compatriotes.

Des voyageurs, mus par un sentiment patriotique fort excusable, croient devoir remplacer par des noms nouveaux les appellations indigènes. Nous savons, par ce qui s'est passé dans l'Amérique du Nord, que cela sert uniquement à mettre la confusion dans la nomenclature géographique. Ainsi, après avoir été successivement appelé Conception, Buade, Colbert et Saint-Louis, le grand fleuve des États-Unis a repris tout simplement le vieux nom de Mississipi qu'il avait reçu des naturels.

(1) Un projet est présenté par le Gouvernement à la Chambre. Il a été bien accueilli par la Commission du budget. On compte que ce chemin de fer pourra être livré à la circulation en 1882. Le représentant du Gouvernement a surtout fait remarquer l'intérêt qu'il y a pour la France à établir des communications régulières avec le Niger avant les Anglais, qui cherchent à établir une route vers Ségou, soit en partant de Sierra-Leone, soit en partant du cap Vert.

(*Le Moniteur des Consulats et du Commerce international*, nº du 17 juillet 1880, p. 699). Je saisis avec plaisir cette occasion de signaler au commerce cet important recueil hebdomadaire qui, depuis deux ans, rend de si grands services par l'étendue et la sûreté de ses renseignements.

Soleillet agit plus modestement et plus sagement en donnant les noms comme il les trouve.

Peut-être que l'amitié m'abuse; mais je tiens Soleillet pour l'un des hommes dont les voyages ont les résultats les plus pratiques et sont le plus dignes d'encouragement.



Rouen.— Imp. E. Cagniard, rue des Basnage, 5.

